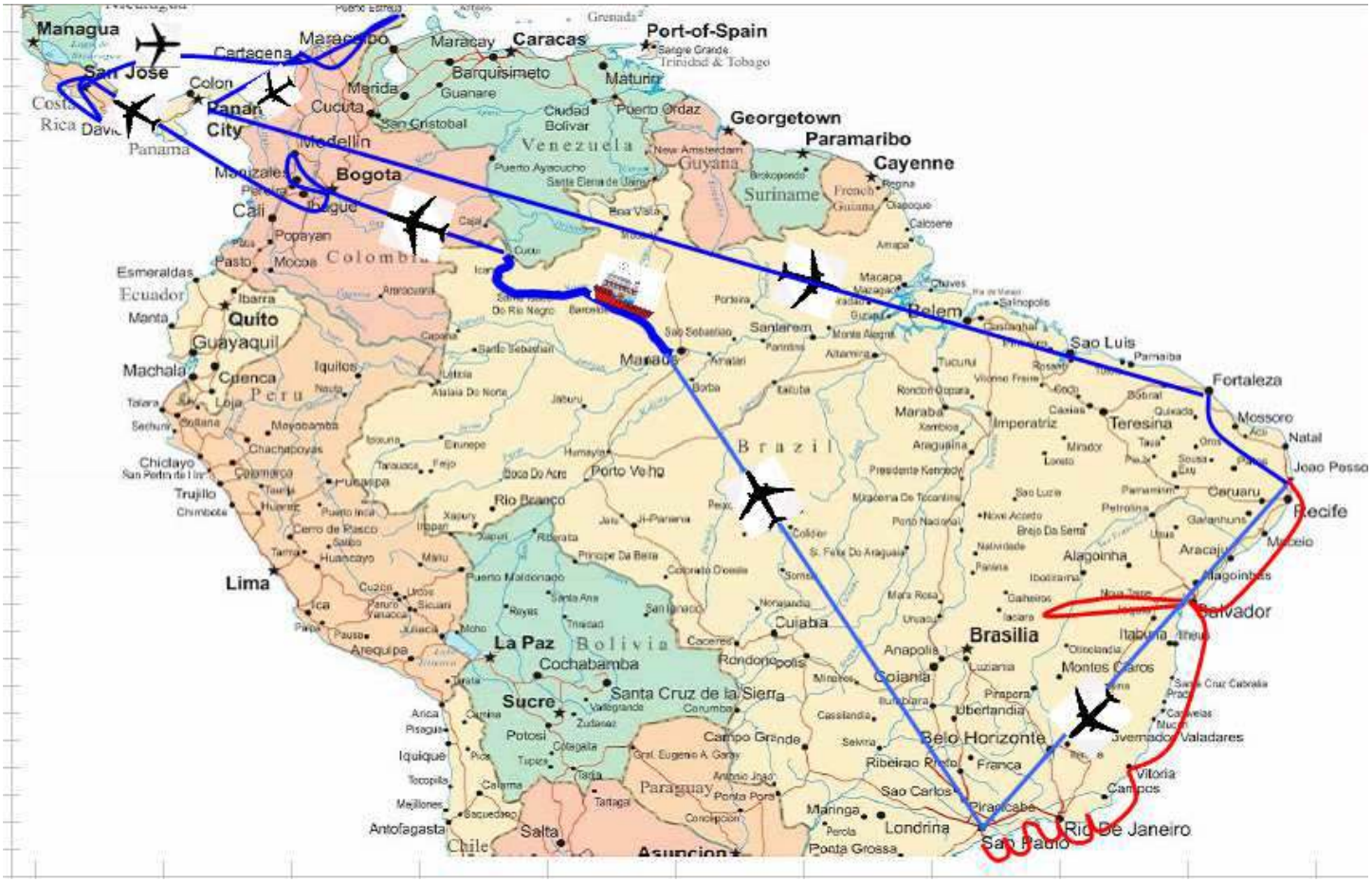
LA BALADE DE MERLIN (feuillet n°10)



Nos déplacements en Amérique du Sud pendant l'hiver européen 2018 / 2019.

- En rouge : les navigations et circuits terrestres entre notre arrivée le 27 Octobre 2018 et jusqu'au 11 Janvier 2019, date à laquelle il a été nécessaire de mettre Merlin au sec sous douane, pour cause de réglementation brésilienne.
- En bleu : les déplacements terrestres, fluviaux et aériens qui ont suivi, jusqu'au 21 Avril, date de notre retour en France.

A titre indicatif, la distance entre le départ de Santos, et Cabadelo ville proche de la marina de Jacaré, est de 2250 kilomètres. Le total parcouru en ce début d'année (circuit en bleu) doit avoisiner les 12 000 kilomètres, la plupart bien sûr en avion. Il convient de préciser que la forêt amazonienne ne dispose d'aucune route pour la traverser ; il reste donc les grands fleuves navigables pour accéder aux agglomérations du cœur de la forêt, et l'avion pour passer par-dessus. Si les voyages forment la jeunesse, j'en connais deux qui ne devraient pas tarder à retourner à l'école maternelle…

Fin 2018 : Merlin traîne sa quille depuis un petit mois dans la « Bahia de Todos os Santos » autrement dit dans la baie de Salvador de Bahia.
La marina de Salvador est squattée par les bateaux français, on en compté jusqu'à 7 le même jour. Le sympathique « commodore », Dominique, français marié à une bahianaise, fait de son mieux pour recevoir correctement les voiliers de passage : aide à l'arrivée et au départ, lessives de linge, remplissage des bouteilles de gaz, contact avec nombre d'artisans…et transmission de tout un tas d'informations telles que les lieux sécurisés, les supermarchés, les spots touristiques… Issu du club Méditerranée, sa science nautique est en deçà de faible, mais il compense par sa disponibilité et sa bonne humeur.

Dans l'attente d'un créneau météo favorable pour la remontée vers le Nord, nous profitons de la baie d'Itaparica et de ses environs.
Si Yann est content de passer du bon temps avec nous, son fils Enzo est encore plus ravi des baignades, des pêches aux coquillages ou des concours de châteaux de cartes sur la table du carré.

Pêcheurs et aigrettes semblent faire bon ménage.

A gauche : un pêcheur essaie de négocier sa pêche de crabes de palétuviers

Itaparica dispose d'un petit marché ou, le midi, les « restaurants » (boui-bouis) proposent une excellente et très copieuse « moqueca » avec les arrivages du jour (et en particulier ces petites coques qu'on trouve par centaines juste sous la surface du sable).
Nuit de la Saint-Sylvestre en compagnie du « Basque », un natif de Passajès (à côté de San Sebastian) qui a passé sa vie sur les bateaux de pêche côtière ou au grand large. « Je ne suis pas espagnol, je suis né basque et je n'y peux rien »… Yann essaie de lui fabriquer un bimini, avec plus ou moins de succès ; si le vent monte un peu, il faudra envisager de le ranger pour éviter la casse…
Chaque jour, voir matin et soir, je m'astreins à récupérer le fichier GRIB de la zone de navigation vers le Nord ; un créneau semble se dessiner pour la deuxième semaine de l'année. Les fichiers GRIB sont plus conformes à la réalité que dans le Sud, les prévisions ne changent plus du tout au tout à douze heures d'intervalle. Probablement la disparition de la côte montagneuse et l'absence de phénomènes terrestres violents (pamperos, orages…) y sont pour quelque chose.

Salvador de Bahia, depuis l'embarcadère des navettes à Itaparica

Un pêcheur dans la baie de Salvador ; que doit-il penser de nos voiliers surchargés d'électronique et de technologie ?

Une spécialité locale : la pêche et le séchage des crevettes, pour faire la moqueca. Des tonnes de crevettes sont vendues chaque jour au marché de Salvador.

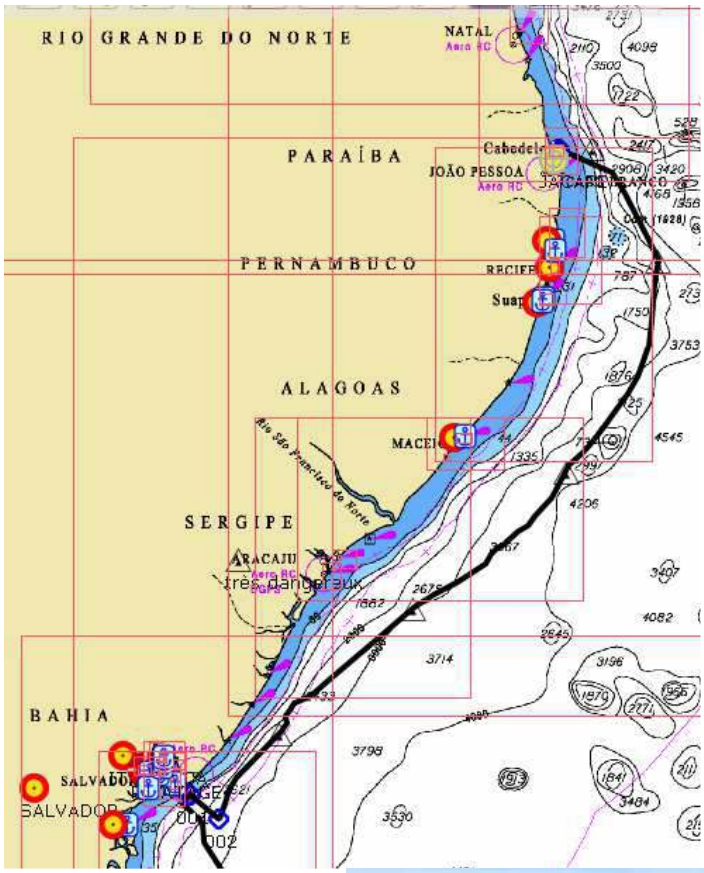
L'attente est mise à profit pour aller visiter le marché de Salvador de Bahia, dans le fond du port de commerce.
On propose un peu de tout : de la nourriture, de la quincaillerie, des poteries, des objets « artisanaux » locaux (trop souvent made in China), de la vannerie… Les centaines d'échoppes se sont organisées pour se regrouper « par métier » ; l'ensemble fait un peu tiers-mondiste, la plupart des aménagements sont de bric et de broc.
Dans les couloirs étroits entre les différents stands, on croise de nombreux manutentionnaires équipés d'une brouette pour apporter ou livrer les.

marchandises. Au détour d'un couloir, voici un quart de bœuf circulant à dos d'homme, suivi bien entendu par quelques mouches qui se délectent des gouttes de sang qui tracent le parcours.

Un mareyeur nous vante son superbe poisson.

Nous ressortirons après une matinée à flâner dans le dédale des petites allées, sans rien avoir acheté. Mais le spectacle en valait la peine…

Enfin, le créneau météo favorable semble se préciser ; si tout va bien, nous tirerons quelques bords dans les « petits airs » avant de trouver du vent portant jusqu'à notre prochaine escale, Jacaré si tout va bien.



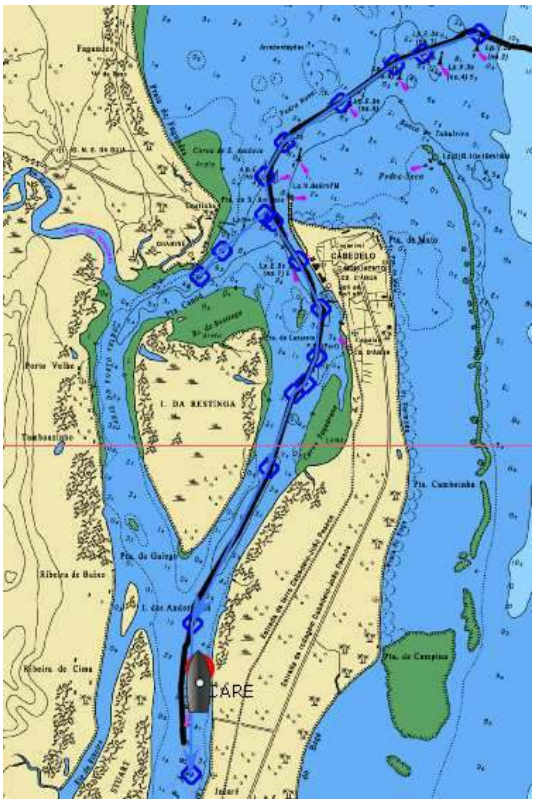
Samedi 5 Janvier : départ 6 heures locales, pour profiter du descendant afin de sortir plus vite de la baie. Le vent est encore Nord-Est, le courant aussi, une bonne partie de la journée nous verra tirer des bords presque carrés. En milieu de nuit, l'Est s'établit enfin, permettant de prendre la route directe au plus près serré. Le soir, un couple d'oiseaux de mer vient se reposer sur Merlin et… chier partout.

Dimanche 6 Janvier : vent d'Est entre 8 et 20 nœuds ; toujours ce satané courant d'un nœud dans le pif. Le soir, nos amis les volatiles sont de retour, je dois leur éclairer la filière pour qu'ils sachent ou poser leurs petites pattes, en vue d'une meilleure maîtrise des zones pleines de fientes.

Nous croisons ce monstre

Lundi 7 Janvier : même météo. Vers midi, nous croisons au large d'une grosse plateforme, « PETROBRAS 10 000 » probablement parce qu'elle est ancrée à 10 000 pieds de fond, autrement dit 3 000 mètres. En fin de journée, nous touchons enfin du Sud Est. La nuit du 7 au 8 sera assez éprouvante, avec la traversée d'un front qui imposera tout un tas de manœuvres. Ce soir, un seul passager clandestin.

Mardi 8 Janvier : journée idéale pour se remettre des évènements de la nuit précédente. 12 à 17 nœuds de Est Sud Est, le bateau marche à fond et la mer n'est pas trop formée.



Entrée de nuit dans la rivière, en passant d'abord la barrière de corail qui longe la côte sur des centaines de kilomètres.

Mercredi 9 Janvier : Merlin double le 7 degrés Sud. La côte est à 50 milles, notre route s'infléchit Ouest pour pointer sur Jacaré ; ça sent la fin. La basse mer est à minuit, on essaie de réduire la vitesse en limitant la voilure à la grand-voile seule avec un ris, pour ne pas arriver au plus fort du jusant. Vers 21 heures 30, Merlin se présente devant le chenal d'entrée dans la rivière. C'est une caco vision (on ne peut dire cacophonie !!!) de feux blancs, jaunes, verts, rouge. Heureusement, avec la navigation sur l'ordinateur et les deux nœuds de courant contraire, notre route sur le fond à 2 ou 3 nœuds permet de prendre tout son temps à étudier la situation et négocier les courbes, les bateaux mouillés et les hauts fonds. La nuit est sans lune, mais nous sommes aidés par la luminosité produite par la réflexion des lumières de Joao Pessoa sur les nuages.

Jeudi 10 Janvier : vers une heure du matin, nous sommes mouillés un peu en amont des pontons des marinas, sur fond de 3 mètres. Bonne nuit, il est temps pour nous de faire reposer les yeux….

Que dire de la marina Jacaré Village, où nous nous amarrons en cours de matinée ? les responsables, Francis, Jean-Pierre et Nicolas, sont aux petits soins pour la tribu de gaulois qui relâchent ici, venant du Cap Vert, d'Afrique du Sud via Sainte-Hélène, de l'Argentine ou du grand Sud.
Beaucoup de bateaux d'Africains du Sud aussi, qui pour certains fuient leur pays gagné par la violence, la désorganisation et le racisme anti-blanc (je ne fais que retranscrire leurs paroles, sans porter de jugement). Les marinheros locaux paraissent bien plus compétents que ceux de nos précédentes escales.

La marina de Jacaré

Un truc qui ne passe pas inaperçu : tous les bateaux présents sont de « vieux » bateaux, de 20 à 50 ans d'age ; on les reconnaît à leur étrave bien inclinée, leur « petit » cul, leur barre unique, leur roof en sifflet, leur gréement sans barres de flèches poussantes. Est-ce à dire que ceux qui naviguent loin préfèrent des navires dont la réputation de fiabilité n'est plus à faire, ou alors que seuls les « sans trop de sous » visitent les parages ? that is the question. Un autre élément à mon avis rassurant, la moitié au moins de ces bateaux sont équipés de régulateurs d'allure.

Juste au Nord de Jacaré se trouve le port de Cabedelo, juste au Sud s'étend la ville de Joao Pessoa. Un train relie ces agglomérations, tout au moins lorsqu'il n'est pas en panne.
Escale obligatoire à Cabedelo pour mettre Merlin sous douane, en prévision de notre départ.
Le douanier Sylvio nous fait remarquer qu'il manque deux papiers, celui de la mise sous douane à Guaruja et le suivant, pour lever l'immobilisation du bateau toujours à Guaruja ; chaque opération est répertoriée par un indice sur le document.

Nous devrions lui présenter les documents 1, 2 et 3, les deux derniers ne nous ayant jamais été émis.
Visite chez le chef pour un conciliabule, il est constaté que la faute est du ressort des services de douane, et finalement nous obtiendrons le bon papier.

Dotés du précieux sésame douanier, nous pouvons retourner à Joao Pessoa pour clore le dossier avec la marine nationale.
João Pessoa est la capitale de l'État de Paraíba. Située sur le littoral de l'État. Elle est aussi connue comme la ville où le soleil se lève en premier car elle abrite la Pointe du Seixas, le point le plus oriental des Amériques.

Vue de Joao Passoa depuis la route menant au point le plus Est du continent ; pas sûr que ce point restera encore bien longtemps le plus Est, il s'écroule…

Le monument de la Pointe du Seixas, le plus Est du continent.

Des trains authentiques sur voie étroite, sensée desservir le port commercial de Cabedelo

Une partie du marché de Cabedelo

Quoi de beau à Cabedelo en dehors de la douane ? on notera une grande plage de sable protégée en grande partie par la barrière de corail ; un petit phare planté au Sud de la passe que nous n'avons même pas observé à notre arrivée ; mais un superbe petit marché regorgeant de tout un tas de fruits exotiques, avec des petits « boui-bouis » proposant de la cuisine locale excellente au premier étage.

Isabelle, à l'Est du continent américain

Comme dans toutes les grosses métropoles que nous avons visitées, les commerces se regroupent par profession, comme dans les villes françaises du moyen âge : rue des marchands de meubles, rue des magasins de vêtements, rue des quincailliers, rue des marchands de pièces automobiles, rue des opticiens…..

Le long de la barrière de corail en face de Joao Pessoa, de nombreux bateaux à passagers viennent s'ancrer pour permettre de se baigner dans les piscines naturelles qui se forment à marée basse.

Joao Pessoa : l'architecture est « dans son jus » dans le centre historique ; des nouveaux quartiers d'immenses immeubles de béton poussent le long des plages. Beaucoup de pauvreté et de saleté, des trottoirs défoncés, des dizaines de bâtiments abandonnés. Le Nord-est….

Un peu sur notre faim en ce qui concerne les points intéressants de Joao Pessoa, je suis donc allé sur internet pour étudier ce qui pouvait mériter le déplacement ; un des premiers sites sur lequel je suis tombé m'explique que pour une personne raisonnable, il vaut mieux fuir en courant ; je vous livre le message en brut :

« Comme chaque année, l'organisme mexicain "El Consejo para la Seguridad Publica" publie le classement des 50 villes les plus dangereuses du monde. Sont pris en compte les homicides volontaires (hors attentats) concernant les villes de plus de 300.000 habitants, en dehors des pays en guerre.
En 2017, 43 des 50 villes les plus dangereuses étaient situées en Amérique latine et le Brésil était le pays le plus représenté avec 17 villes, principalement situées dans le nord-est, la région la plus pauvre du pays. Notons que ni Rio de Janeiro, ni Sao Paulo ne font partie de cette liste.
La ville la plus dangereuse du monde est Los Cabos au Mexique avec un taux d'homicide de 111 pour 100.000 habitants, devant Caracas, la capitale du Venezuela et Acapulco, la célèbre station balnéaire mexicaine. A titre de comparaison, le taux d'homicide à Paris ou à Bruxelles se situe entre 1 et 2. A New York, il a été de 3,3 en 2017.
Il faut toutefois ne pas s'alarmer inutilement car les homicides au Brésil sont principalement liés au trafic de drogues et aux règlements de comptes entre factions criminelles rivales.
Mais mieux vaut éviter certains quartiers à la nuit tombée et de façon générale, éviter d'apparaître comme un touriste fortuné, en arborant ostensiblement des bijoux et des objets de valeur. En observant quelques précautions, ces villes parmi les "plus dangereuses du monde", situées pour la plupart au bord de l'océan, sont très agréables à vivre ou à visiter. »

10. João Pessoa	**Capitale de l'Etat de Paraíba Région Nord-Est**	**Agglomération : 1.130.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 49**
9. Salvador	**Capitale de l'Etat de Bahia Région Nord-Est**	**Agglomération : 4.020.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 52**
8. Recife	**Capitale de l'Etat de Pernambouc Région Nord-Est**	**Agglomération : 3.970.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 55**
7. Feira de Santana	**Etat de Bahia Région Nord-Est**	**Agglomération : 630.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 59**
6. Aracaju	**Capitale de l'Etat de Sergipe Région Nord-Est**	**Agglomération : 950.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 59**
5. Maceió	**Capitale de l'Etat de Sergipe Région Nord-Est**	**Agglomération : 950.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 59**
4. Vitória da Conquista	**Etat de Bahia Région Nord-Est**	**Agglomération : 350.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 70**
3. Belém	**Capitale de l'Etat de Para Région Nord-Est**	**Agglomération : 2.440.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 71**
2. Fortaleza	**Capitale de l'Etat de Ceara Région Nord-Est**	**Agglomération : 3.920.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 84**
1. Natal	**Capitale de l'Etat de Rio Grande do Norte Région Nord-Est**	**Agglomération : 1.340.000 habitants Taux d'homicide en 2017 : 103**

A titre de comparaison, ce taux d'homicide est de 1 en France.

Ballade organisée par Jean-Pierre sur le rio Mamanguape pour découvrir la flore et la faune locales.
Un petit village indien survit près de l'embouchure, qui vit de la pêche, du ramassage des coquillages, des crabes, des huîtres de palétuviers, et du tourisme.
Le milieu naturel est bien préservé, il reste encore dans l'estuaire une dizaine de lamantins que, peut-être, nous aurons la chance d'apercevoir.

Départ du village indien

La fine équipe à l'assaut de l'estuaire : Frank, Alex et Sophie (Sun-Fizz Molokoï), notre guide aux commandes, Jean-Pierre (un des sympathiques actionnaires de la marina), Sandrine (Grand-Mimi), Isabelle.

Nous aurons bientôt la chance de constater que les lamantins sont présents : une grosse narine qui sort toutes les cinq minutes de l'eau pendant deux secondes pour respirer.

Quatre des lamantins sont équipés d'une balise GPS pour suivre leurs déplacements : si on voit la balise, l'animal est normalement dessous.

« Les lamantins sont des animaux sauvages qu'il convient de ne pas approcher », dixit notre guide ; mais eux ne se privent pas d'approcher les humains, ils semblent même très heureux de côtoyer les enfants ; au grand dam de notre guide qui nous a longuement expliqué que les lamantins ne doivent pas avoir de contacts avec les humains.

Quelques explications sur cette curieuse et sympathique bestiole, source Wikipedia :
Le **lamantin** est un gros mammifère aquatique, au corps fuselé, vivant en eaux littorales peu profondes, dans les lagunes ou l'embouchure des fleuves et les marais côtiers de la zone tropicale de l'Atlantique. C'est un animal paisible qui a besoin d'une eau d'au moins 20 C pour vivre.

Leur large mufle et leur mode d'alimentation (brouteur) leur vaut parfois le surnom de « vaches de mer » ou « vaches marines ».
Ils ont une masse de 400 à 550 kg, pour une longueur allant de 2,8 à 3,0 m
Leur lèvre supérieure, très souple, est préhensile. Ils utilisent cette lèvre pour recueillir la nourriture et la manger, ainsi que pour les interactions sociales et la communication. Les adultes n'ont pas d'incisive ni de canines mais un ensemble de dents à l'intérieur des joues, qui ne sont pas clairement différentiables entre molaires et prémolaires. Ces dents sont remplacées en continu tout au long de leur vie, par des nouvelles qui poussent en arrière de la mâchoire, les plus jeunes dents poussent les plus vielles vers l'avant, qui tombent lorsqu'elles sont le plus en avant dans la bouche. Parmi les autres mammifères, seul les kangourous et les éléphants connaissent un même mécanisme. À un moment donné, le lamantin n'a généralement pas plus de six dents de chaque côté des mâchoires.
Le lamantin se déplace sous l'eau à l'aide de sa puissante nageoire caudale en forme de pagaie arrondie, ses deux membres antérieurs lui servant de gouvernail.
Comme les chevaux, ils ont un estomac simple, dans lequel ils peuvent digérer les matières végétales. En général, leurs intestins ont une longueur typique d'environ 45 m, ce qui est exceptionnellement long pour des animaux de leur taille. Les lamantins produisent d'énormes quantités de gaz, ce qui contribue à préserver leur corps en forme, pour aider à la digestion de leur nourriture.
Les lamantins sont exclusivement herbivores, non ruminants, et consomment des plantes flottantes ou immergées. Les plantes aquatiques ont un faible contenu énergétique, ce qui explique peut-être que les lamantins ont un taux métabolique très bas, et ne peuvent vivre au-dessous de 20°C.
Bien qu'il n'ait aucun prédateur, l'expansion humaine a réduit son habitat dans les marais côtiers et beaucoup d'animaux sont blessés par les hélices des hors-bords. L'ingestion accidentelle de filets de pêche, de déchets de plastiques (sur lesquels d'autres polluants peuvent être adsorbés) et autres accessoires de pêche peut aussi le tuer.
Ils consomment une grande quantité d'aliments végétaux (jusqu'à 50 Kg par jour) et peuvent bio concentrer certains polluants (ex : Organochlorés) dissous dans l'eau de leur habitat.

Des ramasseurs de coques ont fini leur journée et rentrent au port.

La fine équipe sur la barrière de corail

La surface de la barrière de corail est pour le moins peu engageante…

Zone de rupture de la barrière de corail, formant des piscines naturelles à basse mer

Cadeau de la civilisation à la barrière de corail : un écran d'ordinateur à tube cathodique

La barrière de corail semble contenir surtout des coraux morts, seules quelques taches de couleur indiquant des coraux en bonne santé peuvent être aperçus. Une conséquence du réchauffement climatique et de l'acidification des eaux marines ???

Il n'y a pas qu'un célèbre personnage vieux de deux millénaires qui puisse marcher sur l'eau…

Les crabes ramassés par les indiens : des blancs, des jaunes, des rouges ; après un bon repas de retour au port avec dégustation des produits locaux, il s'avère que les rouges sont de loin les meilleurs.

Les petits pêcheurs locaux adorent exercer leur talent le long des pontons et des bateaux, sans souci pour les accrocs que fait leur barque sur les peintures et gels coats.

Revenons à Jacaré : l'objet de notre présence ici est de mettre Merlin sous douane pendant une durée supérieure à 90 jours afin de se conformer à une réglementation locale imbécile : nos amis brésiliens n'ont pas encore compris qu'un touriste en bateau dépense largement ses euros dans les magasins, dans les activités de tourisme, et chez les artisans et autres professionnels indispensables pour passer du bon temps et maintenir le bateau en état. Probablement l'économie brésilienne n'a pas besoin d'apport de monnaies étrangères, le pays est bien assez riche…D'ailleurs, on le constate au quotidien dans la rue ! Je ferme la parenthèse.

Bateaux « musique à fond »

Après une semaine au ponton sur l'eau au cours de la quelle nous avons pu apprécier la ronde des gros trimarans musicaux et dansants qui partent écouter le boléro de Ravel au soleil couchant, Merlin est sorti de son élément pour être stocké au sec. Au menu le démontage des voiles et du bimini, le ponçage des œuvres vives, le changement des galhaubans (grimper en haut du mât sans les galhaubans est une activité intéressante par les oscillations permises par la souplesse latérale du mât) et des haubans inter, et enfin tous les petits travaux d'entretien, de nettoyage et de protection nécessaires avant une absence prolongée.

Merlin perd sa liberté de naviguer sur l'eau…

Barres de flèche en bois du Brésil pour maintenir le mât pendant le changement des haubans, conception des embouts oblige.

Une vision originale des barres de flèche supérieures, dans la position « vitesse de plus de 30 nœuds » afin de réduire la traînée aéraulique (cf Porsche, coupé Audi…)

Visiteurs sur le mur juste à l'arrière de Merlin

Activité d'entretien des cocotiers juste derrière le mur de la marina.

Maintenant que les activités sur Merlin touchent à leur fin, nous allons pouvoir prendre un peu de repos. Une petite contrainte néanmoins, la douane qui va probablement tordre le nez si je ne disparais pas assez vite du territoire brésilien ; un jalon, il est prévu de passer un peu de temps avec Xavier, le2 Mars, probablement à Bogota en Colombie.
Une idée, remonter l amazone jusqu a Tabatinga, ville frontière brésilienne à 15 minutes de Leticia en Colombie. Trouver un avion relève de "la maison qui rend fou" : entre le paiement direct par carte de crédit impossible, les tarifs des vols qui font le yoyo a très grande vitesse, et l'agence qui ne dispose pas de terminal pour cartes de crédit, nous avons passé un grand moment de solitude. Finalement, nous partirons le 6 de Recife, via Sao Paulo, pour arriver10 heures plus tard à Manaus. A peu près deux fois plus de kilomètres et de pollution pour deux fois moins cher, je suis définitivement trop c.... pour comprendre. ET un grand merci pour la pollution. Du coup, il nous reste un créneau de deux jours pour un peu de tourisme de proximité.

On part avec les sacs à dos découvrir (un peu) le Nord de ce vaste continent

OLINDA :
Premier arrêt a Olinda, et prise de quartiers dans la posada d une dame rencontrée dans le bus.
Olinda : ancienne capitale de l'état de Pernambouco du temps de la prospérité du sucre, détrônée par Recife depuis que l industrie et le commerce sont devenus prépondérants dans l'économie. Son centre historique est maintenant classe au patrimoine de l'Unesco : Chaussées pavées bordées de petites maisons multicolores, églises délabrées, couvents et monastères souvenirs d'une prospérité révolue. Une ville musée.

Le porche d'une des églises ; chargé…

Le port de Recife vu d'Olinda

Le soir de l'arrivée à Olinda, musique et danses dans les rues, c'est un des week-ends de répétition du carnaval. De la vie dans cette cité un peu endormie.

Une rue de Olinda

Rencontre de Eve dans une rue d'Olinda ; beaucoup de brésiliennes sont « un peu rondes », voir parfois franchement énormes grâces à une nourriture à base de féculents, de sodas et de sucre.

Les instructions nautiques de la belle époque ; en hollandais !

Deux vues de Recife historique

RECIFE :

Mardi 5 Février : Virée à Recife ; en dehors du quartier historique ou se sont élevées les premières constructions vers 1500, la ville ne déparerait pas dans une encyclopédie du tiers monde : saleté, rivières égouts, bâtiments délabrés. Heureusement, notre lieu de villégiature se situe dans le vieux Recife, les alentours sont pleins de surprises et de jolis endroits.

Curieusement, la population est à peau nettement plus claire que Vitoria, Salvador et certainement Rio. Les musées et autres maisons de la culture gravitent autour du carnaval, de l artisanat local et de l art sacré ; même si tout ça est fort intéressant, il semble ne rien exister pour faire redémarrer l'économie locale.

Les plages de Recife : entre la pollution des tout à l'égout qui les rendent impropres à la baignade et les requins qui croquent quelques baigneurs chaque année, les locaux ne sont pas très gâtés.

Si la ville historique s'est construite sur le delta des rios Jiquia et Capibarite. pour profiter de l'accès maritime et de la facilitée à défendre la place, l'extension se développe le long du front de mer au sud sous la forme d'immenses immeubles qui peuvent compter plus de 50 étages (beurk !).

MANAUS :

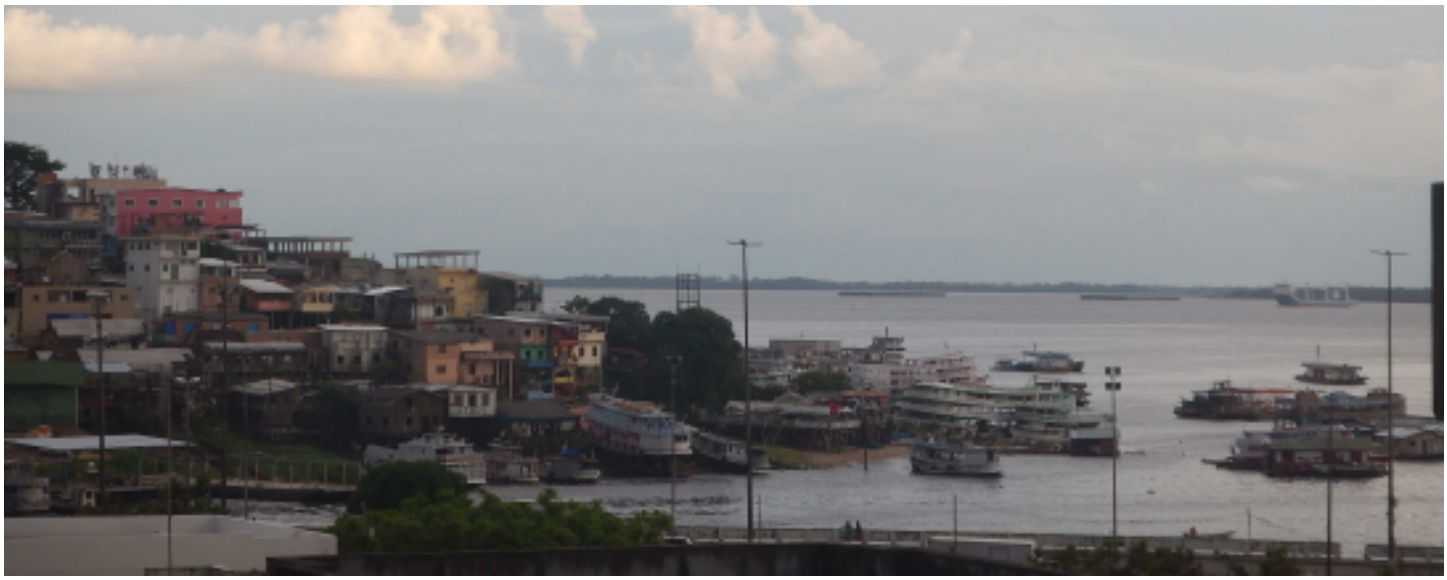
Mercredi 6 Février le soir : après 12 heures de transport aérien pour une distance de 4000 kilomètres, arrivée a Manaus ou un "guide" nous "met la main dessus" pour nous accompagner à l'hôtel (alors que nous disposons du plan de la ville), où il nous confie a son "cousin", "guide" lui aussi. Ces personnages vous collent « aux fesses » comme la misère sur le pauvre monde.

Leur "business" consiste a vous accompagner partout pour prendre une marge sur tout real sortant du porte-monnaie du touriste ; 15 a 20 %, ce qui n'est pas rien.... Avec beaucoup d'efforts (ne jamais se décider devant eux de ce qu'on est déterminé à faire), nous avons finalement réussi à nous en débarrasser.

Pour parler de Manaus, il faut parler de son histoire ; fondée au seizième siècle au milieu de la jungle au confluent de l'Amazone et du Rio Negro, elle eut comme principale activité d'occuper militairement le terrain. Puis, au dix-neuvième siècle, monsieur Dunlop eut la bonne idée d'inventer le caoutchouc vulcanisé, à partir de la sève d'un arbre local, l'hévéa. La richesse de la ville grimpa exponentiellement, jusqu a faire venir d Europe tout ce qui était de plus coûteux et luxueux.

Vue depuis la terrasse de l'hôtel : ruines

Le Brésil était premier exportateur mondial de cette sève amazonienne. Mais a la fin du 19 eme siècle, un vilain bonhomme de la perfide Albion (décidément. ces anglais...) vola plusieurs milliers de graines d'hévéa pour les planter dans une de leurs colonies, la Malaisie ; fin de la riche histoire brésilienne.



Autre vue depuis la terrasse de l'hôtel : une toute petite partie du port

Rapidement, les superbes constructions de Manaus se dégradèrent sous le climat équatorial, tandis que l'exode de ses habitants s'amplifia. Le gouvernement fédéral décida finalement de déclarer Manaus "zone franche", si bien que malgré les difficultés logistiques de nombreuses industries virent le jour. Simplement, tout se transporte par cargo sur le fleuve. Manaus est aujourd'hui la ville où est produite la plus grande partie de l'électroménager blanc brésilien ; comme quoi aussi alléger les taxes des entreprises produit de bons résultats... Que ceux qui pourraient être visés par l'écroulement industriel de leurs contrées s'en souviennent !

Le théâtre Amazonas de Manaus : plus qu'européen, superbe, à faire pâlir ceux de l'Opéra ou de Bordeaux.

Les faubourgs de la ville regorgent de petites sociétés ; dans le centre ville, si on découvre parfois des immeubles abandonnés, on trouve surtout des centaines de petits ou gros magasins, et une multitude de petits stands sur les trottoirs et les places : Fruits, légumes, brochettes sur charbon de bois, bibelots indiens, quincaillerie, smart phones….Et il y a aussi, près du centre, le port commercial qui est sur l'amazone le premier ou le second après Belém. L'activité y est intense et profite à la prospérité locale.
Si les rues autour de notre hôtel, proches du marché et du port, ne sont pas dans un état d'entretien et de propreté reluisant, l'ensemble de la ville historique est globalement tout a fait acceptable, tant les voiries que les bâtiments. Rien a voir avec Salvador de Bahia ou Recife.

Manaus : un groupe de moines en goguette.

Les gilets jaunes ont-ils émigré vers le Brésil ???

La population aussi est différente : Peu de descendants d'africains, beaucoup de blancs de type hispanique, et beaucoup d indiens ou métis indiens. Avec ses deux millions d âmes, dix milles réfugiés vénézuéliens (recensés) (et oui, monsieur Mélenchon, certains vénézuéliens ne supportent pas leur paradis ; faudrait-il les guillotiner, comme au bon vieux temps ?), quelques milliers de péruviens (il parait que ce n'est pas la joie non plus), la grande pauvreté (mendicité) reste rare, mais la précarité (petits marchands ambulants d'eau, de friandises, de noix de coco...) se rencontre à tous les coins de rue.

ci-dessous : station de bus ; au fond : une ruine…

Des rues de Manaus

A gauche : photo d'une (très ancienne) chasse au lamantin (aussi surnommé vache de mer) dans les environs de Manaus ; cet animal est (aussi), aujourd'hui, en grand danger de disparition.

Jeudi 8 Février : Excursion "traditionnelle" sur le Rio Negro ; pour se mettre dans l'ambiance, imaginez que vous naviguez dans une tasse de café bien serré, géante (3km de large, ce qui fait tout de même une belle tasse. Une belle plate toute neuve en alu d'une vingtaine de mètres qui se traîne entre quinze et vingt nœuds dans un bruit assourdissant, avec une trentaine de touristes dessus, dont deux français (nous) et un japonais.

Les étapes se succèdent : artisanat indien et pêche sans hameçons de gros poissons du fleuve (très gros, deux mètres de long et 2 à 300 kg a l oeil), ligne de séparation des eaux du Rio Negro et de l Amazone, "baignade avec" les dauphins rose a long bec du coin, nénuphars géants, singes araignée, habitat, musique et danses indiennes. Belle journée.

Les eaux du Rio Negro et de l'amazone

A gauche : singe araignée
Ci-dessus : nénuphar géant, la feuille peut atteindre un mètre de diamètre ; les fleurs sont rares et éphémères (une journée)

Ce soir, nous dînons d'une brochette et d'une assiette de légumes en bas de l'hôtel, sur le trottoir dans la rue. La note se compose de deux brochettes a 8 reals l'une, et d'un pichet d'excellent jus de maracuja à 5 reals. 8+8+5 = ??? Au moment de payer, la petite nana fait l'addition sur sa calculette...comme tous ses compatriotes restaurateurs ou commerçants que nous avons rencontrés, dès qu ils doivent additionner deux chiffres. Comment une personne peut elle être autonome si elle ne sait pas compter ? L'éducation publique brésilienne est en dessous de minable. Je viens de lire qu'en France, nous sommes sur la bonne voie pour rivaliser avec cette performance. No comment….

Le jour du départ du bateau, sur le chemin de l'embarcadère, nous traitons avec un vendeur de rue l'achat de quelques paquets de chips : un pour 5 reals, 3 pour 10. D'accord pour 3, Isabelle donne pour payer un billet de 20 reals. Le vendeur ne trouve pas la monnaie dans sa poche et propose 5 sachets pour 20 reals. Encore un qui sait compter !!! Ce profil de citoyen se trouve en grand nombre sur notre pauvre monde, et de plus en plus dans notre beau pays de France. Comment voulez-vous faire comprendre à ces personnes que les vortex océaniques sont pollués de cent millions de tonnes de déchets plastiques, ou encore que le taux de gaz carbonique dans l'atmosphère, aujourd'hui de 400 parties par million en volume, est un paramètre critique, car ledit gaz reflète les rayonnements infrarouges et créée l'effet de serre ? Je remercie entre autres les brillants politiciens qui préfèrent se remplir les poches plutôt que dispenser une éducation de qualité, ainsi que tous ces pseudo intellectuels qui clament qu'apprendre à écrire est maintenant devenu inutile puisque les ordinateurs savent si bien le faire, et que savoir compter est dépassé puisque chacun peut disposer d'une calculette. Et je rajouterai dans le lot un certain nombre de promoteurs de dispositifs ou programmes numériques qui abêtissent gravement les populations. Notre pauvre terre est bien mal barrée…

Les populations indiennes revendiquent une culture et des traditions antérieures à l'arrivée des européens ; ils sont néanmoins pour la plupart catholiques, se déplacent en auto et en bateau hors-bord, et ne restent dans leurs bâtisses traditionnelles que pour les spectacles touristiques qui permettent à certains d'entre eux de gagner de l'argent pour vivre. Mais il reste fréquent et « normal » dans leur communauté qu'une fillette de 14 ans soit mère. Une autre activité souvent exercée est la fabrication d'objets artisanaux pour les touristes.

Danses indiennes dans la maison traditionnelle

Fillettes indiennes ; plus ou moins indiennes…

Pêche sans hameçons du pirarucu, un poisson (aussi) en voie de disparition

Le dauphin rose dans son « milieu naturel »…

L'AMAZONE

Samedi 9 Février matin, 9 heures et demie : Embarquement sur "GM OLIVEIRA 2" : Superbe bateau fluvial de 50 mètres, 3 ponts, tout frais sorti de l'atelier de peinture ; 300 tonnes de fret et 300 passagers dont la plupart dorment et tuent le temps dans leur hamac. : Le premier pont déborde de tout un tas de marchandises hétéroclites, le second est envahi de centaines de hamacs, tous occupés, surplombant des centaines de bagages des passager ; le pont supérieur, espace "de luxe", comporte six cabines, dont la notre, et une petite centaine de hamacs nettement moins serrés que sur le pont inférieur.

Autour du bateau, l'eau café serré, parsemée d une quantité invraisemblable de cochonneries et parcourue par des barques qui apportent passagers ou marchandises ; c'est la filière normale d'embarquement de ceux qui achètent leur billets aux revendeurs des rues et non au comptoir officiel. Pour ce qui est des plastiques et autres objets flottants, la philosophie locale est simple : la nature fera le reste...

Début de la deuxième nuit : notre bateau passe devant un terminal brillamment éclairé : devant sont amarrés un navire gazier, et un peu plus loin une grosse barge pétrolière. En arrière plan, des sphères de gaz et des grosses cuves à hydrocarbures. C'est le terminal d'évacuation d'une exploitation pétrolière à quelques kilomètres à l'intérieur des terres. Les gisements sous-marins ne leur suffisaient pas…

Au cours des 6 jours de croisière, trois moments quotidiens d'activité, les repas. Il faut préciser que les menus sont d une grande variété : déjeuner du jour poulet riz haricots spaghettis, le dîner riz spaghettis poulet haricots, le lendemain spaghettis haricots riz poulet ; après 6 jours de cette gastronomie, entendre le mot "poulet" nous provoque une éruption cutanée. Heureusement, nous profitons d une cabine de luxe : 8 mètres carres, un matelas sur un support soudé aux cloisons et un plafond en tôle de 3 millimètres qui est aussi le haut du roof, joliment peint en gris souris et qui chauffe à 60 degrés sous le soleil (on se brûle la main dessus) ; un sauna intenable sans la climatisation à fond.

ESQUEMA OPERACIONAL GM OLIVEIRA II * (LINHA MANAUS-AM A TABATINGA-AM)

PARTIDA MANAUS

LOCAL	DIA DA SEMANA	HORÁRIO
Manaus- AM	Sábado	12:00
Fonte Boa-AM	Terça - feira	08:00
Jutaí- AM	Terça - feira	21:00
Tonantins-AM	Quarta - feira	10:00
Santo Antonio de Içá-AM	Quarta - feira	17:00
Amaturá-AM	Quarta - feira	22:00
São Paulo de Olivença-Am	Quinta - feira	08:00
Benjamin Constant-AM	Sexta - feira	02:00
Tabatinga-AM	Sexta - feira	18:00

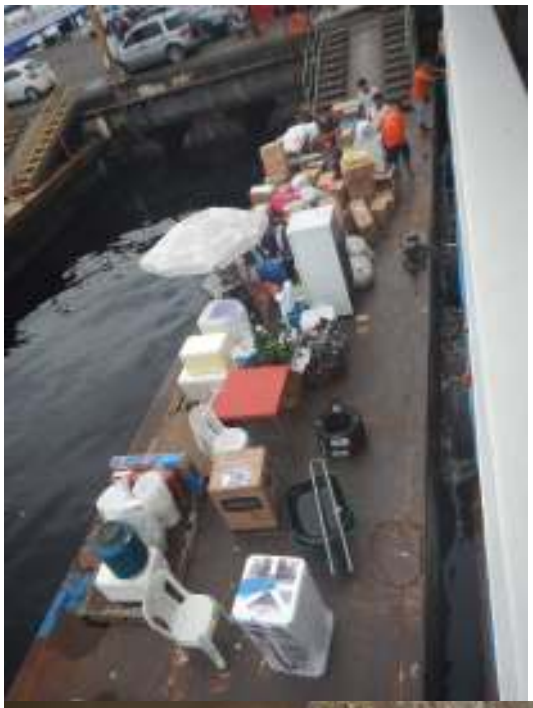
Photos de droite :

Les bords de l'Amazone à Manaus

Notre navire

Lz programme de la croisière

L'embarquement : la descente sur le ponton



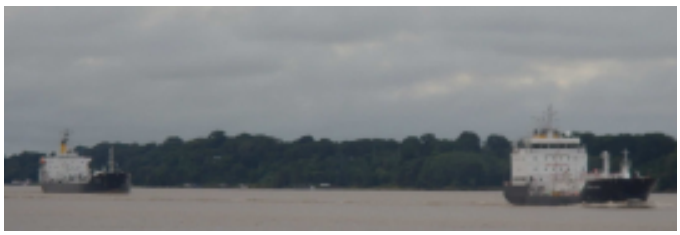
Déménagement par bateau sur le ponton de Manaus ; lever de soleil sur l'Amazone ; approvisionnement en nourriture locale ; pourquoi mouiller l'ancre alors qu'il est si simple d'échouer dans la vase en pleine nuit (et de laisser monter à bord les fourmis et toutes sortes de bestioles locales) ? ; Des pare-battages increvables (troncs) ; le commandant ; la timonerie.

En haut : quelques uns des 300 hamacs
Ci-dessus : déchargements de bières, poulets congelés, sodas.
Ci-contre : déchargement sous une pluie battante, d'eau et de sacs de ciment. Départ des équipes de déchargement avec la marchandise

Deux modes de construction des habitations en bord de fleuve : sur pilotis pour se protéger des crues, ou sur un radeau de gros troncs d'arbres pour monter et descendre avec le niveau de l'eau.

Les berges du fleuve sont préservées la plupart du temps dès lors que la végétation du bord de l'eau est conservée. Mais le défrichement pour les activités humaines, que ce soit créer des espaces de vie, faire des cultures ou de l'élevage, est source d'une érosion sévère que personne ne semble combattre ; il se dit que le fleuve a toujours grignoté les terres à certains endroits pour construire de nouvelles îles à d'autres. Une réalité ou un alibi pour éviter de se poser des questions ?

La fine couche de terre arable (20 ou 30 cm) est rapidement épuisée par les cultures intensives, les terres concernées sont abandonnées après quelques années aux broussailles avant que, doucement, la forêt revienne.



Page précédente : quelques embarcations croisées au cours de la remontée de l'Amazone ; le fleuve est à la fois un lieu de vie pour des milliers de riverains, et l'axe majeur de circulation des gens et des marchandises sur toute la zone amazonienne ; il faut dire qu'avec la possibilité de faire monter des navires de plus de 7 mètres de tirant d'eau (période d'étiage) au moins jusqu'à la ville d'Iquitos, au Pérou, située à 3200 kilomètres de l'embouchure du fleuve, il serait dommage de ne pas en profiter. Cette ville est accessible encore aujourd'hui seulement par bateau ou par avion.

Arrivée au port de Tabatinga, à la frontière Brésil/Colombie

TABATINGA, LETICIA

15 Février : près 1100 kilomètres à vol d'oiseau depuis Manaus, une demi-douzaine d'escales, 11 repas de poulet, une vingtaine de grains bien humides, terminus du bateau et de l'Amazone brésilien : en amont rive gauche, c'est la Colombie, et sur la droite le Pérou.

Tabatinga jouxte Leticia, ville frontière Colombienne. Si Tabatinga est une ville sans âme, réputée peu sûre à cause de toutes sortes de trafics, Leticia est une charmante bourgade sérieusement tournée vers le tourisme. Hôtels, restaurants, boutiques, agences touristiques, musées, sont pléthores et accueillants. Juste un bémol concernant l'accès à internet, mais alimenter 65 000 personnes par un satellite est peut-être un peu compliqué.

Une mention spéciale pour Antonia et sa mère Luisa, qui tiennent le Leticia Guest House ; on s'y sent encore mieux qu'à la maison !

En face de la rive de Leticia, une île péruvienne

Attention, ça mord….

A la queue le-le
L'homme descend du singe
ou le singe descend de !l'homme ???

Ca, c'est de l'arbre !

Gros câlins…
Ces animaux ont été récupérés dans la forêt, blessés ou orphelins pour cause de chasse. Ils sont soignés dans la réserve avec l'objectif (officiel) de leur retour à l'état sauvage ; quelque chose me dit que certains hommes sont beaucoup plus sauvages que ces singes ; et les touristes, ça rapporte…

Le tracteur de Puerto Narino

Puerto Narino, à une heure de bateau en amont de Leticia ; la municipalité avant-gardiste a choisi de supprimer tous les véhicules à moteur de cette agglomération de 7000 âmes. Seuls restent un tracteur, un tractopelle et une ambulance. Les gens n'ont pas l'air de s'en porter plus mal, ce lieu est devenu un havre de paix et de bien vivre (en intégrant le fait que sous l'équateur, la tendance est à rester calme ; cooooool !

En amont de Puerto Narino, la forêt amazonienne inondée ; un « avantage » de l'inondation est que tous les animaux du bord du fleuve se réfugient sur la terre ferme, dont les serpents, les sauterelles, les rongeurs…

Jus de fruits locaux

Les militaires surveillent la berge avec la mitraillette en bandoulière pour interdire le passage de la cocaïne ; le Pérou a partiellement remplacé les cartels de Medellin et de Cali, démantelés depuis plusieurs années.

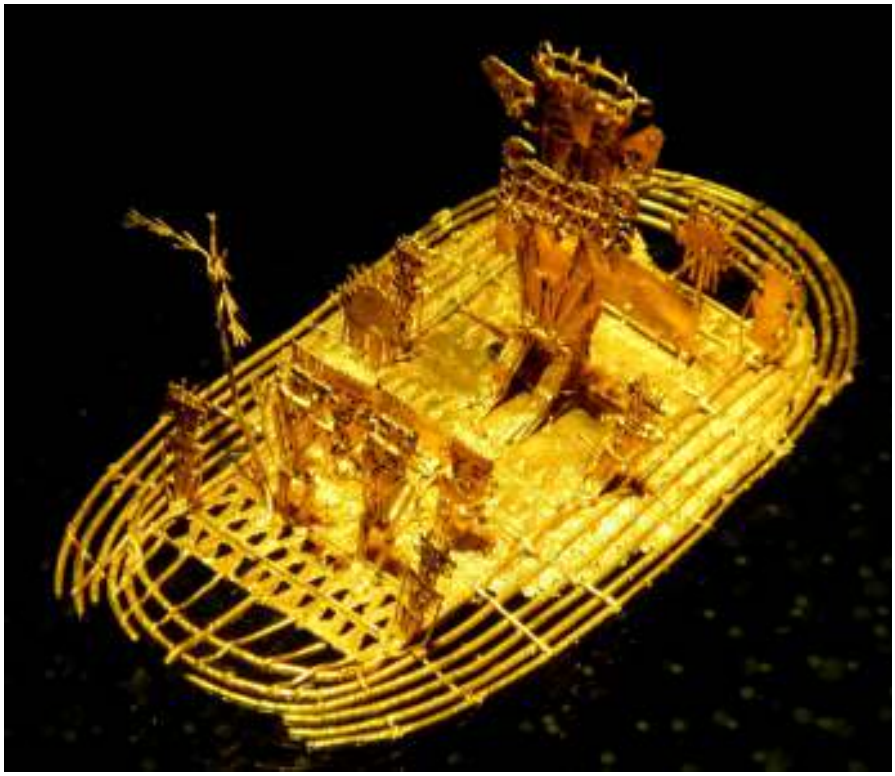
BOGOTA :

La métropole a transformé la vie de ses administrés en facilitant les transports en commun ; initialement fournis par nombre de petites sociétés indépendantes, les transports ont été réarticulés sous l'égide d'une entité publique par la mise en place du « transmilleno », un réseau de bus à haute fréquence (les portes sont au niveau des quais) circulant en site propre. 200 Km sont opérationnels..
S'y greffe depuis début 2019 une télécabine qui dessert le quartier défavorisé de Ciudad Bolivar, gangrené par la violence ; elle permet de rejoindre le réseau de transport urbain de la capitale..

23 Février : Capitale de la Colombie, c'est une cité tentaculaire construite à 2500 mètres d'altitude, sur un plateau andin cerné par les montagnes. On passe directement des 30 degrés de Leticia à 5 ou 10 degrés, de Bogota, sous la pluie ; choc thermique.
Nous dégottons un petit hôtel dans la Candelaria, le centre historique. Chambre originale sous les toits, jours de quelques centimètres autour de la porte (qui donne à l'extérieur), mais de l'eau chaude à la douche et beaucoup de grosses couvertures sur le lit. Supportable.

Principales curiosités, le musée de l'or (les conquistadores en ont laissé un peu) et la cathédrale de sel (dans une ancienne mine de sel gemme). Si l'idée de créer cette cathédrale est originale, sa réalisation est un peu « taillée à coups de serpe ».

Nous voici le Lundi 25 Février, jour de réunion de l'opération LIMA, 14 présidents des pays américains pour décider de la conduite à tenir vis-à-vis de Maduro au Venezuela, qui empêche l'aide internationale de pénétrer dans le pays. La conférence se tient à Bogota, dans le Capitole National. Tout le quartier est bloqué par les militaires et la police, mitraillettes en bandoulière. Il faut user nos souliers pour trouver des déviations afin de visiter le musée de l'archéologie précolombienne, puis le musée Botero ou est exposée une impressionnante collection de tableaux de grands artistes contemporains : Botero, Picasso, Renoir, Matisse, Chagall, Dali, Corot et bien d'autres.



Quelques unes des centaines de pièces présentées au musée de l'or

L'or était utilisé avec une symbolique religieuse par les prêtres et les individus de la classe dominante. Les méthodes de fabrication variaient depuis le simple martelage des feuilles jusqu'à la coulée en moule de cire perdue. Par ailleurs, les précolombiens avaient mis au point des alliages entre autres avec le cuivre et l'argent pour donner au matériau fini la couleur et la solidité souhaitée. Eh non, l'Europe n'a pas tout inventé et a qualifié de sauvages des peuples disposant d'une vraie civilisation.

Le crapaud était un animal vénéré φss

Bogota, 9 millions d'habitants à 2500 m d'altitude

La place Bolivar, place centrale de Bogota

Une église de Bogota, avec en arrière-plan un grand immeuble en escalier (un peu) symbole de la ville moderne.

Quelques œuvres de Botero

Le Capitole de Bogota, ou s'est tenu le sommet international au sujet du Venezuela

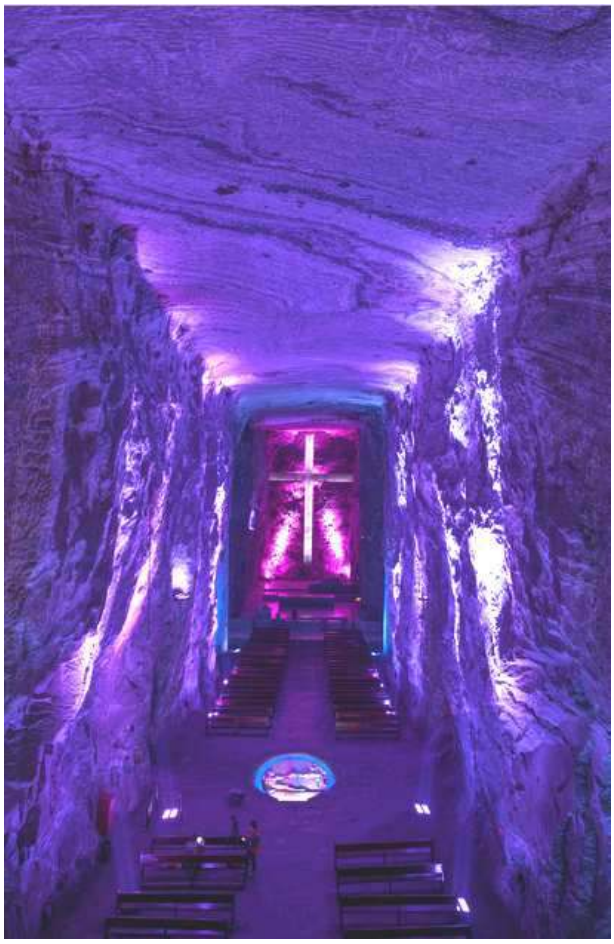
L'intérieur de la cathédrale ; pour vénérer le zèbre ?

Un des nombreux bidonvilles autour de Bogota.

Encore une œuvre de Botero, dans laquelle il rappelle le statut de bandit (de grand chemin) de Pablo Escobar,sa domination sur toute une ville (Medellin) et sa fin criblé de balles par la police.

Ci-dessous : la cathédrale de sel, un des postes du chemin de croix et la nef centrale

La cathédrale de sel est construite à l'intérieur des mines de sel de Zipaquira, à une quarantaine de kilomètres de Bogota. On y accède par un vieux train qui ne circule que le week-end.
La construction commença en 1991, 60 mètres en dessous de l'ancienne cathédrale qui menaçait de s'effondrer.
La Cathédrale de Sel est considérée comme une œuvre unique, d'intérêt mondial et une pièce importante du patrimoine culturel et historique de Colombie.



L'ensemble est constitué d'un tunnel d'accès qui mène à plus de 100 mètres sous terre, et d'une vingtaine d'alvéoles gigantesques distribuées en dents de râteau le long de ce tunnel.
Chacune des 12 premières alvéoles est consacrée à une station du chemin de croix ; les trois alvéoles suivantes ont été retravaillées pour offrir un seul volume, une nef centrale et deux nefs latérales.

Ci-dessus : une partie du couloir d'accès

Ci-contre : une station du chemin de croix

MEDELLIN

27 Février, vol vers Medellin, avec trois heures de retard comme d'habitude avec la compagnie AVIANCA. L'hôtel « KIWI » ou nous descendons est dans le quartier du « Poblado », un genre de grand parking à touristes ou se succèdent les hôtels, les restaurants, les bars, les boîtes de nuit et les casinos. C'est en soi une curiosité.
Le tristement célèbre Pablo Escobar, qui avait mis la ville en coupe réglée en plus d'empoisonner les jeunes du monde entier avec sa cocaïne, a certes été flingué en 1993, mais il reste une ambiance de pauvreté dès qu'on sort du quartier du Poblado : jeunes femmes qui mendient avec leurs enfants, handicapés (bien souvent amputés d'un ou plusieurs membres), vieillards… La prostitution s'étale en plein jour au cœur de la ville, les « touts petits boulots » hèlent les passants pour gagner quelques sous en leur vendant une cigarette, un bonbon, un gobelet de jus ou de morceaux de fruits « maison ». Une bonne partie de ces gens démunis de tout, entre autres les familles, vient du pays voisin, le Venezuela. Il semble par ailleurs que, outre taxer, rançonner, enlever, torturer, assassiner ses semblables, Escobar tout comme les FARC étaient adeptes des mines antipersonnel ; d'où de si nombreux unijambistes et culs de jatte.

Medellin : son superbe métro (vendu par Siemens) qui relie les banlieues Nord et Sud en passant par le centre.
Les bidonvilles ont été reliés au métro par des télécabines construites par nos compatriotes de chez Poma Auparavant, les habitants étaient contraints de marcher plusieurs kilomètres ou de faire de longs trajets en bus pour rejoindre la métropole.
Ces équipements ont participé à améliorer le niveau d'éducation des jeunes, diminuer la pauvreté et la délinquance en donnant à ces populations modestes la possibilité de participer à la vie de la cité, et surtout de venir y travailler..

L'ancien palais du gouverneur de région, devenu monument national

Un autre triste constat : l'état de pauvreté de nombreux habitants « indigènes », à savoir des hommes, femmes, enfants avec une évidente ascendance indienne ; dans la version réglementaire du panachage de la population Colombienne, il y a les blancs, les noirs, les asiatiques, les musulmans (mais oui !), les gitans (mais oui, aussi !), les métis, mais pas d'indiens ; comme en Argentine, apparemment ; un oubli ??? Ou est-il considéré qu'un indien ne peut faire partie de l'espèce humaine ??? D'ailleurs, l'homme de la rue considère qu'on ne peut faire travailler un indien, ce sont tous des sauvages…

A droite : Pour les illettrés, la rue des écrivains publics qui vont rédiger et frapper avec d'authentiques machines à écrire les courriers ou documents administratifs nécessaires à leurs clients. Et ils ont du travail…

Medellin : la place principale de la ville, qui s'étend entre l'ancien palais du gouverneur et le musée Botero, toujours pleine de passants.

Ci-dessus : intérieur d'un centre commercial

A gauche : le dimanche, journée « bicyclettes » sur quelques axes routiers ; les Colombiens aussi essaient de faire un geste pour la planète ; ils ont du travail…

Musée : une des nombreuses salles dédiées à Botero

SANTA FE DE ANTIOQUIA

Premier Mars : Le pont suspendu d'occident , d'une portée de 291 mètres, a été créé par José María Villa, ingénieur Colombien qui a plus tard participé à la construction du pont de Brooklyn, à New York. Il a été construit au-dessus du Rio Cauca entre 1887 et 1895, en appui sur quatre piliers de bois, avec quatre câbles porteurs, un tablier en acier et des traverses en bois. Hors les traverses qui ne sont pas toutes d'origine, le reste de la structure tient depuis 130 ans sans signe de fatigue. Les italiens, les américains et quelques autres devraient en prendre de la graine…

Ci-dessus : un des quatre piliers en bois du pont

A droite : la sécheresse a durement frappé la région

GUATAPE :

2 Mars : nous avons la visite de Xavier, qui doit rencontrer des clients à Medellin. Il s'installe dans la chambre juste en face de la nôtre. Ballade le lendemain jusqu'à Guatape, joli village parking à touristes, sur le bord d'un gigantesque barrage, et fier de sa « piedra » : un énorme caillou semblable au pain de sucre de Rio, dont le sommet est accessible par un escalier. Après 200 mètres de montée et 730 marches, panorama époustouflant sur la place.

Une spécialité de Guatapé est la décoration des murs des maisons par des bas-reliefs ; je vous laisse apprécier

JARDIN :
6 Mars : Détour par le joli village de « Jardin », à 1500 mètres d'altitude, pour découvrir les plantations de café arabica sous les bananiers ; ces plantes délicates demandent de la chaleur, mais pas trop, juste ce qu'il faut de soleil, et beaucoup d'eau ; c'est pour que ces coquettes donnent les meilleures graines, dont le premier choix est introuvable en Colombie car exporté dans sa totalité.

A gauche :
Enfin de vrais grains de café sur pied.
Jardin, façades traditionnelles
Téléphérique artisanal au-dessus des bananiers et des cafetiers.

A droite :
C'est un pays où il ne fait pas semblant de pleuvoir
Cascade tombant par un puits dans une grotte

La petite agglomération de Jardin, complètement enchâssée dans une profonde vallée presque toujours brumeuse (à l'image de la région) ; la plupart des plants de café poussent sur la partie inférieure du flanc de la montagne, avec souvent des pentes de 45 degrés. Les moyens mis en œuvre pour planter, et encore plus pour récolter les baies à un ou deux mètres du sol, restent pour moi une énigme.

MANIZALES :
8 Mars : Bus, ou plutôt minibus pour Manizales, cité de quelques 300 000 habitants. 200 kilomètres en 6 heures, la route saute d'une vallée andine à l'autre avec quelques sommets au-delà de 3000 mètres. Le pays, pas trop riche, a décidé de désenclaver ses grandes agglomérations et passe des contrats avec de grosses entreprises privées pour construire des autoroutes et leur en laisser la gestion pendant 80 ans. En plus des lacets qui se succèdent, de nombreuses portions de la route sont à une voie à sens alterné, pour cause de ces travaux pharaoniques.

Une des télécabines de Manizales
Pour plus d'informations techniques :
https://www.remontees-mecaniques.net/bdd/reportage-tcd10-cable-aereo-manizales-leitner-4062.html

A droite : il faut préciser que quand on parle des rues en pente, ce n'est pas qu'un euphémisme !!! Et il y a la même de l'autre côté de l'avenue aménagée sur la crête de la montagne.

Manizales est construite sur le relief montagneux et volcanique ; elle a un très proche voisin de sinistre réputation, un certain « Nevado del Ruiz » ; un monstre criminel dont les occupations consistent à faire trembler la terre pour raser la ville, ou cracher des flots de boue pour tout ensevelir (20 000 morts à Armero en 1985).

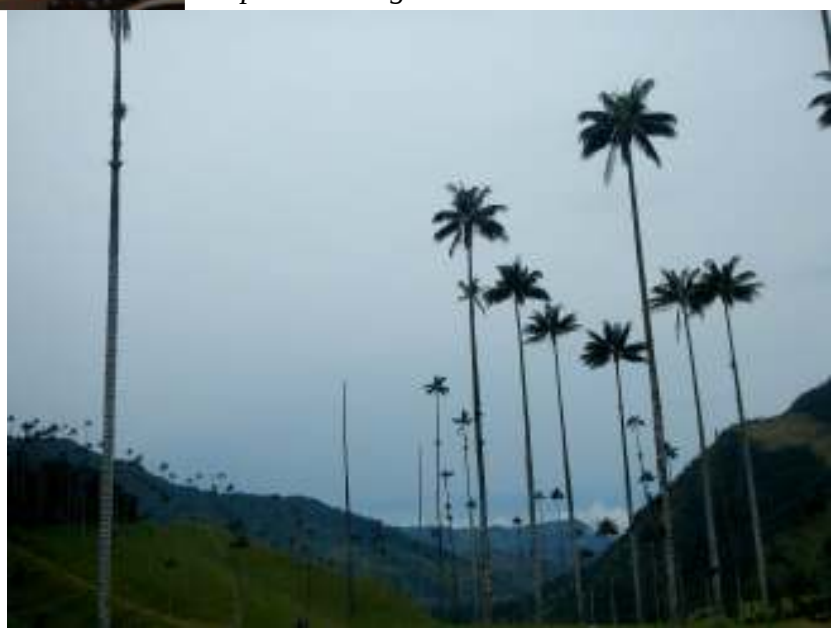
Depuis la station de bus, on emprunte une télécabine identique à celles de nos stations de ski pour accéder au centre-ville. La rue principale longe une crête, croisée par des transversales qui plongent de chaque côté avec des pentes invraisemblables.
Comme à Bogota ou à Medellin, la rue est envahie par de jeunes vénézuéliens, parfois des familles entières, qui tentent de survivre ; en bas de l'hôtel, nous sympathisons avec l'un d'eux, qui propose des bateaux en papier fabriqués avec des billets de banque vénézuéliens, qu'il prélève d'une liasse épaisse de plusieurs centimètres.

Curieusement, le Dimanche matin, plus aucun vénézuélien dans les rues, et nous ne les reverrons plus jusqu'à notre départ ; ont-ils été admis dans un centre d'accueil, refoulés en dehors de la ville, ou sont-ils partis de leur plein gré ? Mystère. Pendant ce temps, chez eux, il sévit une panne générale d'électricité ; les américains qui ont mené une cyber- attaque ; et pourquoi pas les petits hommes verts qui ont mangé les câbles de cuivre, ils ont la couleur de l'oxyde de cuivre après tout… Pendant ce temps, en France, les gilets jaunes ne veulent que des voitures électriques mais plus de centrales nucléaires, aucune pollution par le gaz carbonique mais de l'essence bon marché ; et plus de pouvoir d'achat pour mieux se gaver de saloperies chinoises ; et notre brillant Mélenchon s'exprime « ben quoi, le Venezuela ??? » ; pauvres bandes d'innocents.

A côté de Manizales se trouve un superbe jardin botanique qui conserve des plantes médicinales indiennes, et propose aussi la visite d'une serre à papillons ou encore un arboretum bonzaï. Remontée par télésiège, bien entendu.

SALENTO :
11 Mars : Quelques jours à Salento, petite ville pleine de côtes et de descentes perchée à 2000 mètres d'altitude au milieu de la cordillère. Elle est citée dans pas mal de guides touristiques, et c'est en effet un enclos à touristes ; si on excepte les bars, restaurants, hôtels, magasins de souvenirs, il reste l'église, la mairie et les antennes radio. Du français, du belge, du canadien, beaucoup de hollandais, un peu d'américains USA, de l'espagnol, du japonais, une voisine de chambre serbe, et quelques colombiens tout de même : quelques étages de la tour de Babel.

La place de l'église de Salento



Randonnée dans la proche vallée de Cocora : c'est là que poussent les palmiers à cire, emblème national de la Colombie. Cette espèce endémique peut, dit-on, atteindre 60 mètres de haut, et on tire de son écorce une cire végétale pour faire, par exemple, des bougies. Vus d'un peu loin, je trouve personnellement qu'ils ressemblent plutôt à de grandes brosses à ch……
500 mètres de dénivelé pour randonner sur une boucle de 12 kilomètres ; on y croise du dahlia, du pissenlit, du trèfle, de la fraise des bois, de l'amanite tue-mouche, tout un tas d'espèces que je tolère plus ou moins dans mon jardin bordelais ! Et pourtant, nous sommes en pleine zone équatoriale par 4 degrés Nord, alors que Bordeaux se situe à 45 degrés Nord. Peut-être l'altitude de 2500 à 3 000 mètres du coin y est pour quelque chose.
Visite d'une exploitation de production de café : j'en retiens que la totalité du bon café part à l'export, tandis que les colombiens se gardent la plus mauvaise qualité. Les goûts ne se discutent pas…
Trekking de seize kilomètres le lendemain pour découvrir la ferme « Finca Carbonnera » au fond d'une vallée ou pousse une forêt de palmiers à cire. On part de 3400 mètres pour redescendre vers Salento. Si la première moitié de la balade fut agréable, un gros orage modèle tropical + montagne s'invita. Il se trouve que le sentier à parcourir est la plupart du temps taillé dans l'argile, et nous voila glissant et pataugeant dans un toboggan le long de la pente, parfois dans dix centimètres d'eau, en tentant de s'accrocher aux troncs, branches, anfractuosités des rochers pour tenter de contrôler la descente ; autant dire qu'à l'entrée du village, vêtements trempés, salis de boue jusqu'à la taille, nous avons fait un peu sensation. Reste à confirmer que c'était du trekking et non du rafting…

Une mention spéciale pour l'hôtel, pas bon marché du tout, qui propose un « tout petit cabinet de toilette » ; en effet, le réservoir des WC et le lavabo ne font qu'un ; c'est ça le recyclage ! qui plus est, la porte extérieure ne dispose pas d'autre fermeture qu'un trou vide, dans lequel le manche de ma brosse à dents a trouvé une parfaite utilisation pendant nos absences.

Ci-dessous :
Le perroquet de l'hôtel
Ce cabot incite à la sieste.
Comment transporter 12 touristes dans une Jeep Willis

Une machine à café authentique

Tout pousse bien dans la région, y compris les piquets de clôture.

Quelques images des randonnées locales

Le lendemain 17 Mars, départ pour le Costa Rica. Ce petit pays, 10 % de la France en surface comme en population, est un peu la Suisse de l'Amérique centrale : une propreté exemplaire, de belles infrastructures en bon état, peu ou pas de délinquance. La plus grande partie de la population parle anglais et parfois même français. Le pays reçoit environ trois millions de touristes par an, qui laissent en moyenne chacun mille dollars US. Il faut dire que la moitié des touristes sont américains US.

Peu après le départ de Bogota, nous longeons une chaîne de volcans dont quelques uns fument bien

Nez d'un avion Curtiss Robin (1920) exposé devant l'aéroport domestique

PUERTO GIMENEZ

17 Mars : Lever à 3 heures pour prendre l'avion vers San José, la capitale, puis Puerto Gimenez ou nous retrouverons Stéphane et Marie-Astrid dans deux jours. Le trajet San-Jose à Puerto Gimenez se fait sur un CESSNA 208 CARAVAN, un petit avion monomoteur turbopropulsé de 12 places dont 6 resteront inoccupées. En dehors du commandant qui passe son temps à dormir, spectacle extraordinaire que de survoler les Andes puis la baie de Puerto Gimenez à basse altitude.

L'aérodrome de Puerto Gimenez avec notre avion, les bagages, les passagers, et le petit groupe de batteries pour démarrer le moteur

19 Mars : nous retrouvons Stéphane et Marie-Astrid à l'hôtel Osa-Lodge ; ils arrivent d'un trekking de cinquante kilomètres à travers le parc naturel de Corcovado, la tête pleine des souvenirs de tous les animaux sauvages dont ils ont croisé la route : singes, perroquets, tapirs, oiseaux en tous genres.

En passant, une bonne note pour l'hôtel Osa-Lodge, qui propose d'agréables bungalows décorés avec goût au milieu de la nature ou on peut observer, entre autres, singes, perroquets, oiseaux-mouches, toucans… Nous y rencontrons André, un québécois reporter dans un périodique canadien traitant de la pêche et de la chasse. Dans son pays, il chasse l'ours à l'arc depuis une chaise accrochée au tronc d'un arbre à cinq mètres de haut, et il pêche la morue en kayac. A tout hasard, il est venu avec un kayac gonflable pour tenter de sortir quelques poissons du Pacifique.

DRAKE BAY

20 Mars : Le lendemain, trajet en voiture jusqu'à Drake Bay, le long de la côte. Juste cinq cours d'eau à traverser, sans pont bien sûr ; ça nettoie les bas de caisse !

Plusieurs diving centers à Drake Bay, on en choisit un où il reste de la place. Le tarif, 135 dollars US pour la journée et 2 plongées, autour de l'île de Cano. On nous promet des requins baleine, blancs, bouledogue, marteau, des tortues, des dauphins et autres baleines, et j'en oublie… On verra demain si la réalité concorde avec la publicité…

Deux plongées le lendemain, avec en prime un copieux repas sur la plage. En aparté, il me semble maintenant indispensable que nos encadrants ASAP se forment au régime PADI : on nous porte le matériel et les bouteilles, on nous équipe les stabs, on nous aide à s'équiper… la plongée pour les nababs ! Quelques promesses au rendez-vous : requins à pointe blanche, raies, tortues, langoustes, murènes, dauphin, les inévitables mérous et leurs bandes de copains multicolores. Et de l'eau à 27 ou 28 degrés à la surface ; ça vous enlève la nostalgie du bassin d'Arcachon !

Stéphane et Marie-Astrid font des bulles

Notre tortue venue pondre ; pas de lumière blanche pour ne pas la gêner.

COROZALITO :

22 Mars : Après 300 kilomètres de route en quelques 12 heures, nous prenons nos quartiers à Tortel-Lodge. Au menu du soir, la ponte des tortues sur la plage. La chance sera avec nous, l'une d'elles commence à gravir la plage vers 23 heures. La montée jusqu'au sable sec, le trou, la ponte, le colmatage nous tiendront éveillés jusqu'à une heure du matin. Cette espèce, la plus petite des tortues marines ne semble pas en voie d'extinction puisqu'à la dernière période faste de ponte, dix sept milles tortues avaient été répertoriées en 48 heures. Mais nous saurons nous contenter de notre unique belle d'un soir.

Ci-dessous : tout le village participe à la peinture du mur

PLAYA COCO

23 Mars : arrivée à Playa Coco ou Marie-Astrid peut d'inscrire dans un club PADI agréé pour lui faire passer le niveau 40 mètres. Pendant qu'elle planchera sur ses épreuves, Stéphane et moi allons faire des bulles pour découvrir les environs.
Journée de plongée un peu décevante, les bestioles essaient de se cacher dans l'eau un peu trop trouble ; elles sont pourtant là, requins, raies aigles, léopard, ou pastenague, langoustes, murènes… Et même Marie-Astrid avec son moniteur, derrière une barrière rocheuse.
Le lendemain, rencontre avec de très grosses murènes, Marie-Astrid est diplômée 40 mètres, et les raies nous font autour du bateau un gala d'acrobaties pendant l'heure d'intervalle entre nos deux plongées successives.
A noter une espèce apparemment endémique, à priori sans risque d'extinction à court terme : le gros américain à canette de bière…

LA FORTUNA

26 Mars : Crochet par La Fortuna, deuxième zone touristique du pays ; un vrai parc d'attractions dans lequel toutes les activités sont payantes. En dollars US. Et pour faciliter l'accrochage des touristes par les vendeurs de tours, pas d'office de tourisme.
C'est ainsi qu'aller voir une cascade revient à chacun à 18 $US, un circuit en forêt de deux heures à 12 $US, se tremper dans les eaux chaudes ou tièdes du volcan local à 40 $US, visiter une chocolaterie à 28 $US… Nos amis américains US seraient-ils un peu gogols quand ils partent en vacances ?

La Fortuna : cascade à 18 $ par tête de pipe…

Quoi qu'il en soit, nous avons passé une très excellente semaine avec Stéphane et Marie-Astrid, et les plongées étaient belles. Dommage que le pays soit en train de devenir un enclos pour touristes américains, le costaricain s'adresse toujours à l'étranger en anglais et les prix son indiqués en $US. Qu'il n'y perde pas son âme…
Le moment de se séparer est maintenant arrivé.

Jeux de zébus

Pour combattre la mélancolie de la séparation, rien de mieux qu'un peu de cacao costaricain, plein de magnésium, d'antioxydants, de théobromine, de cuivre, de phosphore et de fer (entre autres) ; avis à tous ceux qui dépriment, rien de tel qu'une ou deux tablettes de bon chocolat tous les jours, c'est bien connu…

CARTHAGENE :

29 Mars : retour en Colombie, direction Carthagène sur la côte caraïbe. Encore une cité classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Dans les temps héroïques des pillages des villes côtières par les pirates, Carthagène s'est dotée d'un mur d'enceinte de onze kilomètres de long, et de plusieurs fortins de défense. La plupart de ces fortifications sont toujours debout, et les rues à l'intérieur de l'enceinte ont conservé leur charme d'antan. Nous passerons deux jours à nous perdre dans le dédale des petites rues bordées de façades multicolores, de balcons de bois croulant sous les fleurs, ou fourmillent les touristes, les petits marchands ambulants et les rabatteurs des restaurants, bijouteries et autres magasins de souvenirs. Une vie extraordinaire dans une ville extraordinaire. Dommage que les prix soient « américains »…

Une des portes de Carthagène, la muraille, le fond du bassin à flot

Scènes de rue carthagenoises

Sculpture de tôle

4L taxi ; eh oui !

Le mouillage depuis les remparts

Une marina est établie en centre ville ; 26 $US par jour au ponton, 28$US pour laisser pendant une semaine l'annexe dans la marina et profiter des sanitaires ; c'est mieux, mais le mouillage est assez encombré.
Nous découvrirons plus tard un chantier, FERROALQUIMAR, ou il serait possible de sortir Merlin pendant une longue période dans de bonnes conditions : ils disposent d'un travel-lift de 300 tonnes et d'une aire de stockage capable de recevoir plusieurs centaines de bateaux…. Pour environ 500 euros par mois.
Cantine et sanitaires sont tout neufs, et en plus ils prêtent une climatisation à poser sur un panneau de pont.
Il reste quand même que les formalités d'arrivée en bateau doivent être menées par un « despachante » local (compter 400 $US), et qu'un bateau qui reste dans le pays plus de 5 jours doit régler une taxe annuelle d'environ 400 $US (l'équivalent de la taxe de francisation).

Premier Avril ; il neige et toutes les routes sont verglacées. Nous en profitons pour aller faire un tour sur l'archipel de Rosario, un haut lieu du tourisme local, à un peu plus d'une heure de bateau rapide. Bien que toute la zone soit classée en réserve naturelle, tous les îlots sont construits, même les plus petits.
La fréquentation de ces eaux particulièrement limpides est telle qu'à certains endroits, quelqu'un qui voudrait se noyer ne le pourrait pas…. Un peu de schnorkling (10 € pour louer un masque et un tuba, qui ne semblent pourtant pas en or massif) pour découvrir un massif corallien en très piteux état, avec toutefois quelques zones en cours de recolonisation.

Les ancres des bateaux détruisent allègrement le récif corallien

Par contre, de nombreux et superbes poissons tropicaux.

Bancs de poissons multicolores

Des repousses de corail sur des massifs de coraux morts

Peinture sur la porte, dans notre chambre d'hôtel à Carthagène

Cependant, aucun crustacé ne montre le bout d'une antenne ou d'une pince. Il faut dire que les locaux proposent des ceviches de langouste avec des queues de moins de dix centimètres, des « juvéniles » ; bandes d'inconscients…. Puis déjeuner sur Playa Blanca, endroit idéal pour disparaître dans la foule des touristes.

Ne vous y trompez pas, nous sommes dans un autobus !

MONPOX

2 Avril : crochet par Monpox sur le Rio Magdalena ; nous partons en Toyota 4X4 car, sur les 300 kilomètres de route, un tiers est totalement défoncé. .. par une noria d'énormes camions citerne… qui transportent le pétrole des puits des contreforts des Andes vers la côte, pour le raffiner ou l'exporter. Les réserves du pays sont aujourd'hui estimées à 200 millions de tonnes, non comptés d'immenses gisements de charbon qui part lui aussi à l'exportation, puisque le pays dispose de ressources hydrauliques suffisantes pour couvrir la plus grande partie de ses besoins en électricité.

Les berges du Rio Magdalena et les anciens docks des marchandises ; Au 19éme et début du 20éme siècle, la ville avait une grosse activité portuaire ; depuis, le rio s'est ensablé et les chalands de transport ne passent plus ; faute au déboisement intensif des berges ???

Chaque coin du pays dispose de son artisanat spécialiste dans la conception des moyens de transport locaux ; ici, ce sont des petites motos de 100 cc qui sont soit coupées à l'arrière de la selle, soit articulées rigidement pour y adjoindre une nacelle prévue pour 2 personnes et utilisée par 2, 3, 4 ou plus clients selon le besoin…

Une bien curieuse église avec son clocher rond construit à côté du corps principal.

La ville de Monpox, construite sur une île du rio, n'a été reliée au réseau routier que très récemment ; encore aujourd'hui, le bourg est au fond du cul de sac d'une longue route, un pont routier ayant remplacé un bac fluvial. Il y règne une atmosphère de nonchalance et de tranquillité unique, et le bourg a conservé son aspect d'il y a un siècle ou deux ; un vrai petit trésor d'architecture et de savoir-vivre qu'il faut espérer voir survivre malgré la construction prévue d'une autoroute.
Tour en pirogue pour apercevoir la faune locale : des centaines d'aigrettes et d'iguanes, un cochon tout noir, des vaches, un alligator et une guêpe qui m'a piqué en passant ; l'aventure tranquille.

Une faune locale riche

Ci-dessus : en l'absence de ponts, des bacs traversent le rio pour relier la ville à la berge opposée ; ci-dessus, le bac « trimaran » (surtout marrant, d'ailleurs) sur lequel nous avons embarqué avec un 4X4 d'au moins deux tonnes et demie.

A gauche, le bac pour les piétons, les cyclistes, et les petits animaux (moutons, chèvres, cochons…)

Un défaut de la région que nous retrouverons dans tout le Nord du pays : les plastiques dans la nature, dans les villes, dans les arbres, sur les plages…partout des plastiques qui s'envolent et se dispersent avec la brise de l'après-midi.

SANTA MARTA

4 Avril : nous reprenons la route, objectif Santa-Marta sur la côte caraïbe. Pick-up 4X4 Chevrolet chargé de 5 adultes, deux jeunes enfants, tout un tas de bagages et deux cents kilos de fromage chargés à la ferme : les éleveurs laitiers qui ne disposent pas d'une cuve réfrigérée pour stocker le lait avant le ramassage font du fromage à chaque traite, puis l'expédient à des grossistes. La plus grande partie des 300 kilomètres de route traverse des prés à l'herbe rase et sèche, ou broutent des zébus (vaches à bosse) dont on peut compter les côtes. Puis viendront d'immenses plantations de palmiers à huile, sur des terres moins accidentées.

Une des premières rencontres à Santa Marta ; on se sent tout de suite bien accueilli !

A g. : La plage est très fréquentée au cours des week-ends.

Charbon et pétrole en goguette

Les gens de la région conduisent au clackson : dès qu'il y a plus d'un véhicule, on a la musique du rond-point de l'arc de triomphe parisien à 5 heures du soir…

Et toujours ces gros camions citerne pour le pétrole. Heureusement, un oléoduc est en cours de construction.
Je ne m'étends pas sur les centaines d'animaux de ferme qu'il a fallu éviter : vaches, chevaux, mulets, moutons, chèvres, cochons, poules, canards… le salon de l'agriculture au milieu de la route !
Arrêt obligatoire : nous avons du patienter un bon moment devant une voie ferrée pour laisser passer un immense train de charbon tiré par trois locomotives.
Autres rencontres : dès que les véhicules doivent ralentir ou s'arrêter, des petits vendeurs proposent des boissons, de la nourriture, des friandises, et tout un tas de choses hétéroclites comme… des encensoirs, indispensables parait-il dans chaque logement. Il semble que l'immense majorité de ces vendeurs et autres laveurs de pare-brise soient vénézuéliens, dixit notre chauffeur. Ben quoi, le Venezuela, aurait dit un imbécile il n'y a pas si longtemps.

Arrivée à Santa-Marta : premier contact avec cette petite ville, les clacksons et embouteillages de bus bleus et de taxis jaunes.
Deuxième contact : les familles vénézuéliennes avec de jeunes enfants qui survivent dans la rue en tentant avec des activités improbables de gagner quelques sous sans faire tout à fait la manche. Un désastre. Nous sommes près de la frontière. Il se dit que cinq à sept millions des trente cinq millions de vénézuéliens ont quitté leur pays depuis l'aire Chavez ; ben quoi, le Venezuela…

Troisième contact : la mer, la plage : si les plages et leur environnement urbain n'ont rien d'extraordinaire, les fonds sont exceptionnels par leur richesse, leur biodiversité et leur état : coraux, éponges, et autres plantes sous-marines créent le décor dans lequel nagent des poissons de toutes les formes et couleurs. Petit bémol : les guides de palanquée plongent équipés d'un petit trident avec lequel ils embrochent les poissons lions (rascasses volantes) : ces derniers sont des envahisseurs venus des aquariums états-uniens, et ont pour mauvaise habitude de gober tous les jeunes poissons et petits crustacés rencontrés. Les poissons lion ainsi attrapés sont ensuite proposés aux murènes pour les habituer à ce nouveau met peu exotique.
L'impérialisme américain a encore frappé.

En aparté pour les navigateurs, la marina locale ne présente aucun intérêt, environ 60 $US la nuit pour un 40 pieds. Pas de possibilité de sortir un bateau, ni de mouillage dans la baie, très agitée et sans protection.

Le bord de mer de Riohacha : les indiennes vendent leur production aux touristes, le plus souvent des sacs tricotés décorés de motifs traditionnels. Y compris quand il n'y a quasiment aucun touriste…

Le bord de mer est peu engageant

RIOHACHA

07 Avril : virée envisagée dans la pointe Nord Est du pays, une péninsule partagée entre la Colombie et le Venezuela. Le « camp de base » est la petite ville de Riohacha, ou nous trouvons à loger dans l'hostal de Victoria. Victoria reçoit chaque soir un groupe de 7 ou 8 grands adolescents vénézuéliens à qui elle offre à dîner. Ces jeunes n'ont plus rien pour vivre chez eux : eau, électricité, nourriture, médicaments, biens d'équipement, travail, tout est aux abonnés absents. Dixit ce que ces jeunes expliquent à Victoria, seules 3 catégories de vénézuéliens sont privilégiés depuis le gouvernement Chavez : les fonctionnaires (encore que payés ou pas), et surtout les policiers et les militaires qui, profitant de l'autorité qui leur est conférée, passent leur temps à dépouiller le « bas peuple », comme : arrêter un passant qui a réussi à se procurer quelques provisions alimentaires, confisquer le cabas et vendre immédiatement sur le trottoir les dites provisions ; pas d'accord ? Une balle de revolver règle immédiatement la contestation de ce réfractaire à l'ordre. Ou encore : toi, tu es un espion (impérialiste), je vais te faire fusiller ; sauf si tu me donnes 10 $US ; et on remet ça au militaire suivant, quelques centaines de mètres plus loin. Mais heureusement, la monnaie vénézuélienne ne vaut plus rien avec ces 100 000 % de dévaluation annuelle. Tout vénézuélien raisonnable se dote donc d'une monnaie plus stable, le dollar US. Ben quoi, le Venezuela ?

PENINSULE DE GUAJIRA :

Lundi 8 Avril, anniversaire de Stéphane et Xavier, et premier jour de balade dans la péninsule à bord d'une superbe Toyota Land Cruiser. L'équipage en plus de nous et Jonathan, le chauffeur : Roberto le colombien, Johnny l'américain, Dominique l'aiguilleur du ciel retraité toulousain, et Rémi de la Lyonnaise des Eaux de Bordeaux (le monde est petit).

La péninsule, semi ou totalement désertique, est habitée par des « indigènes », autrement dit des indiens. Pour une partie d'entre eux, l'organisation sociale traditionnelle n'a pas changé, un homme peut avoir plusieurs épouses sans pour cela prendre en charge ni ces femmes, ni leurs enfants. Les femmes essaient de survivre par exemple par des travaux d'artisanat pour les touristes, les enfants essaient de tirer quelques pièces par des barrages des pistes ou la vente de babioles, donc ils ne connaissent pas les bancs de l'école. Le gouvernement colombien consacre depuis plusieurs années des fonds conséquents pour l'éducation de ces populations, mais le bruit court que ces fonds s'évaporent complètement avant d'atteindre leur cible, au même titre d'ailleurs que les fonds européens destinés aux réfugiés vénézuéliens ; de la corruption ?

Les autochtones barrent les pistes avec des cordes ou des câbles pour exiger « un petit cadeau » des voitures

Quelques photos du désert ; on y trouve même d'immenses marais salants

Les phares des pointes Est et Nord de la péninsule ; ils se voient bien depuis la terre quand on est très près ; pour les bateaux, bof…

Au milieu du désert, derrière la « Punta de las Velas », quelques baraquements abritent des fous furieux du kite surf qui profitent sous le vent de la pointe d'un plan d'eau très abrité et très aéré.

Sur le chemin du retour, Jonathan s'arrête pour faire le plein à Uribia, le chef-lieu de la péninsule. Curieusement, il ne s'est pas arrêté dans une station service classique, mais à un carrefour ou deux gars remplissent le réservoir avec des bidons de 25 litres entreposés sous un abri de fortune. Après avoir repris la route, il explique (ce qui suit est ce que j'ai compris et retenu) : le gazole de la station officielle coûte environ un demi euro le litre, le gazole de contrebande importé du Venezuela sur des petites motos coûte deux fois moins cher. Et pourtant, le trafiquant multiplie son prix d'achat par 30. Tout au long de la route qui mène à Santa-Marta, des dizaines de petits pompistes disposant de quelques bidons de 20 litres, et d'autres contenants comme des bidons de produits ménagers ou des bouteilles de soda pleines de gazole ou d'essence, attendent l'automobiliste ou le motocycliste. Il en est de même pour la nourriture consommée dans la zone, l'électroménager, etc. Une bonne partie de ces importations sont réquisitionnées par la police et l'armée avec la bénédiction de leurs chefs, tandis que les douaniers ont ordre de laisser passer tout ce petit monde et leurs cargaisons.

A Riohacha, les artisans « taxi-istes » ont préféré trafiquer des bicyclettes plutôt que les motos ; l'agglomération est pleine de ces petits tricycles, dont la toile de protection de la cabine fait voile, qui pousse l'engin en vent arrière et endurcit le mollets du propriétaire en vent debout.

De même, la Toyota dans laquelle nous roulons, d'une valeur normale d'environ 50 000 €, a été achetée au Venezuela 10 000 €, immatriculée et assurée au Venezuela, puis déclarée volée à la douane, si bien qu'elle ne coûte à son propriétaire actuel que la franchise de 3000 €. La voiture présente alors des restrictions d'utilisation : elle ne peut circuler que dans la région Nord Est de la Colombie, et pas au Venezuela ; parfait pour transporter confortablement des touristes dans la zone. Je n'ai pas élucidé le problème de son assurance actuelle… Si donc je résume : la police, la douane, les militaires, les assureurs, les pétroliers… ça en fait, des gens corrompus. Ben quoi, le Venezuela. Convient-il de rajouter : ben quoi, la Colombie ???

Tout à fait au bout de la péninsule, un étang sert de refuge aux flamands roses pendant l'hiver de l'hémisphère Nord

Vous avez dit plastiques dans la nature ?

Rencontre avec les « indigènes » aux détours des pistes ; elles ont besoin de tout, et leur donner un peu d'eau potable est un vrai cadeau. Tradition oblige, on ne sait pas ce que font les « mâles »….

TAYRONA :
11 Avril : Arrêt au parc de Tayrona, de renommée internationale (on aurait du se méfier) ; si la balade dans ce parc naturel est agréable, le concessionnaire qui y gère le tourisme (AVIATOUR) prend le visiteur pour un gogol milliardaire ; tout est cher, et encore plus cher que les prix indiqués (pas trop clairement) sur Internet ; non comptés les suppléments obligatoires !
« Vous pouvez voir trois cents espèces d'animaux » ; mais dans la vraie vie, si vous en voyez une demie douzaine, vous êtes chanceux ; les animaux sont rarement au garde à vous le long des sentiers piétinés quotidiennement par des centaines de personnes.

La nature fait de drôles de choses, entre les arbres qui décident de pousser sur les rochers et les fleurs qui changent de couleur pour indiquer aux abeilles qu'elles sont déjà pollenisées et qu'il convient d'aller voir ailleurs.

Les équipements collectifs du parc laissent à désirer : l'évier du camping, la piscine

Marchand de poisson en bord de route

La marina Puerto Velero toute neuve est presque vide

Gâteaux d'anniversaire : miam ou beurkk ?

BARRANQUILLA

13 Avril, dernière étape de Colombie. C'est l'occasion d'aller jeter un coup d'œil à Puerto Velero, à quelques 30 kilomètres à l'Ouest de Barranquilla. La charmante hôtesse qui nous reçoit ne sait pas compter (elle non plus) et nous annonce des tarifs sans commune mesure avec ceux publiés sur leur site internet. Sa copine Christina nous explique alors qu'elle nous précisera tout ça par mail, et que les tarifs indiqués sur Internet font foi.
A priori : sortie + remise à l'eau : 240 € pour 40 pieds
Base 6 mois, séjour au sec par mois : 352 € (40 pieds)
La marina est presque neuve, l'aire de mise a sec n'est pas finie de construire, mais un énorme travel-lift trône au milieu. Les douches et le restaurant ouvrier pour le chantier sont déjà opérationnels.
Rencontre avec Nicolas, sur un vieux plan Garcia, qui est enchanté d'être là au sec.
La visite se clôturera avec l'invitation de notre hôtesse à profiter du bus des salariés pour rejoindre Barranquilla.

LA FIN DE LA BALADE

14 Avril : 5000 kilomètres vers l'Est, une bonne nuit en avion suivie d'une grande journée de bus (les voyages forment la jeunesse), et nous voilà de retour sur Merlin, juste à temps pour prendre quelques bagages et faire quelques bricolages avant notre retour sur Bordeaux.

Je reprendrai mon clavier dans quelques mois, après l'agréable été que ne manqueront pas de passer nos amis du Nord, ou l'hiver sympathique que se préparent à traverser ceux du Sud.

Notre retour, Recife – Lisbonne – Bordeaux c'est bien passé et les occupations ne manquent pas.

Bon vent à tous !

Incitation à voyager en transports en commun, en Amérique du Sud ; aventure garantie !!!